Document generated on 08/05/2025 12:37 p.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Nos amis les animaux

David Dorais

Number 77, Summer 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/91514ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dorais, D. (2019). Nos amis les animaux. *L'Inconvénient*, (77), 72–75.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Nos amis les animaux

ESSAI QUÉBÉCOIS **David Dorais**

Il y a quelque temps, je me suis interrogé sur l'état de la critique littéraire actuelle. Non pas la critique pour le grand public, mais la recherche universitaire. Quelles étaient les nouvelles avenues empruntées de nos jours par les chercheurs ? Les choses devaient avoir tellement changé depuis mes études au bac dans les années 1990 ! C'était alors une époque floue, où des courants datant des années 1960-1970 se prolongeaient (structuralisme, psychanalyse, sociocritique), tandis que de nouveaux courants émergeaient (féminisme, *cultural studies*). Après, durant mes études aux cycles supérieurs, je me suis retrouvé un peu à l'écart des nouvelles modes intellectuelles : comme je travaillais sur la littérature du 16e siècle français, où l'histoire littéraire assez classique tenait le haut du pavé (mais une histoire littéraire renouvelée, pas du genre « l'homme et l'œuvre » de Lagarde et Michard, une histoire plutôt axée sur les mentalités et les pratiques textuelles), je me trouvais dans une sorte de lagon tranquille, où les grands courants du large ne me parvenaient que sous forme de vaguelettes.

M'interrogeant donc sur les nouveaux chemins de la critique universitaire, je me suis formulé l'hypothèse qu'ils devaient s'être dirigés vers les enjeux sociaux et moraux actuels. J'ai eu l'impression qu'eux aussi, à l'image des préoccupations générales du discours social, avaient bifurqué vers l'horizon de la politique d'identité, qui cherche à faire valoir les revendications de groupes minoritaires. Critique littéraire axée sur les enjeux féministes, certainement, mais aussi sur ceux des LGBTQ2A+, sur les questions postcoloniales, peut-être sur une analyse néo-marxiste. Et puis, l'idée m'est venue : sans doute, il existait une critique littéraire consacrée aux animaux ! Une critique antispéciste… Oui, cela valait la peine d'être investigué.

Des recherches sur Google m'ont rapidement fait tomber sur un article étonnant, « Toward a Critical Theory of Animal Issues in Fiction[1] ». L'article date déjà de près de quinze ans, mais il m'apparaît (peut-être à cause de la naïveté de mon regard néophyte) d'une radicalité théorique fascinante. Les auteurs définissent la visée d'une perspective critique littéraire consacrée aux animaux comme étant politique : le but est de cataloguer et de déconstruire les manières dont les animaux sont amoindris, diminués, humiliés dans les œuvres de fiction. L'objectif est de montrer que les auteurs ont toujours, de façon parfois subtile, parfois grossière, miné le statut des « animaux non humains » et les ont traités avec mépris.

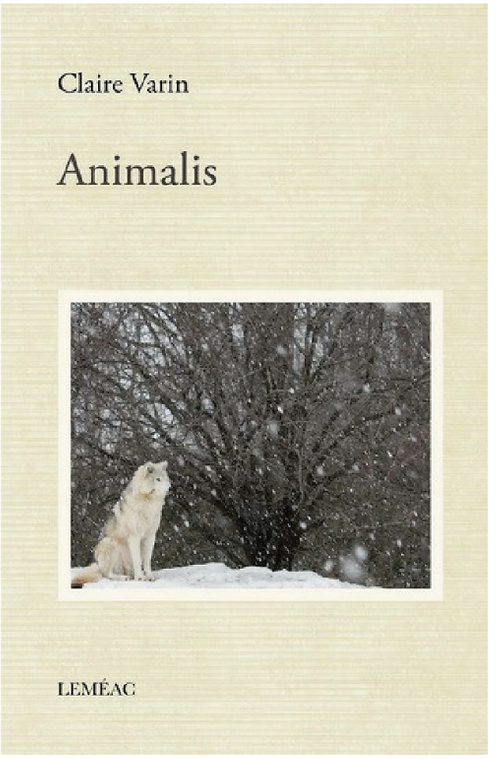
Certaines de ces façons de faire sont évidentes : l'animal sert d'instrument à l'homme pour atteindre ses buts, que l'on parle du chien qui aide le chasseur en forêt ou… du steak que le personnage commande au restaurant. Il peut aussi s'agir d'une utilisation de l'animal comme simple comparant, figure virtuelle qui sert à parler de quelque chose d'autre, depuis l'échelle microscopique dans une métaphore (« Quelle vache, celle-là ! ») jusqu'à l'échelle macroscopique dans une allégorie (les fables de La Fontaine ou *La ferme des animaux* d'Orwell). Mais, soutiennent les auteurs, même dans les cas qui semblent les plus respectueux, une logique du rabaissement est à l'œuvre. Un personnage d'animal est le héros d'une histoire, comme dans *La femme et le singe* de Peter Høeg ou *Béatrice et Virgile* de Yann Martel ? Il se fait donner un nom, une personnalité, un comportement riche et varié, une conscience profonde avec des pensées et des émotions ? Mais ce n'est là qu'une ruse particulièrement retorse pour le diminuer, car en réalité l'animal n'est pas représenté dans sa singularité, avec son propre cadre de référence et sa manière unique d'expérimenter le monde : il incarne des valeurs humaines, des traits de personnalité humains, des pensées et des émotions humaines. Il n'est pas lui-même. Bref, l'animal est absent, remplacé par un humain en fourrure. Il s'agit là d'une « appropriation figurative » et d'une « exploitation idéologique ». Le travail critique vise donc à dénoncer le traitement injuste et abusif réservé aux animaux dans la fiction.

Ce type d'approche consiste en ce qu'on pourrait appeler une herméneutique réductive : l'interprétation a pour but de trouver ce que l'on connaît déjà et qui se résume à un point de vue unique. La littérature, ici, est secondaire, et d'emblée coupable. Ce qui importe est la prise de position morale, donnée d'avance. Les exemples tirés de la fiction ne serviront qu'à illustrer notre point de vue. À la limite, on pourrait s'en passer. On sait déjà qu'on a raison.

Une autre chose stupéfiante dans cette forme de critique est le renversement qui s'opère entre humains et animaux, aussi bien dire entre le soi et l'autre. La littérature, produit purement culturel et donc profondément humain, ne doit pas servir à parler des humains, par qui et pour qui elle est écrite, mais à rendre justice aux animaux, à qui elle ne sert à rien. Les œuvres n'ont donc pas pour but de nous aider à réfléchir sur nous-mêmes, à refléter la complexité de notre expérience ici-bas, à aiguiser notre pensée, notre sensibilité et notre goût esthétique : elle doit au contraire rendre compte le plus exactement possible de l'être-au-monde de créatures qu'on ne peut connaître que de manière indirecte et imparfaite. À tout prendre, si j'étais de mauvaise foi, je dirais que c'est là un cas extrême de « colonialisme interespèce », dans lequel les animaux se font imposer, avec une violence symbolique perverse, un cadre culturel qui leur est tout à fait étranger (la littérature), alors que ce qu'ils veulent, de par leur nature profonde que l'on se doit de respecter, est simplement de manger, de dormir et de se gratter le derrière quand ça les démange.

Une telle révolution copernicienne, où l'humain veut s'abolir en laissant sa place à l'animal et cède ainsi le trône à l'autre pour prendre, lui, le rôle de l'être humble et révérend, est à l'œuvre dans l'essai *Animalis* de Claire Varin. Romancière et essayiste, elle a d'abord publié dans les années 1990 des ouvrages sur le Brésil et plus particulièrement sur la femme de lettres Clarice Lispector. Elle a ensuite fait paraître des romans et des nouvelles chez divers éditeurs comme Québec Amérique et Fides.

Animalis entend explorer le rapport de l'auteure avec les animaux et la place que ceux-ci occupent (ou que nous leur laissons) dans le monde actuel. Les quinze chapitres, sans grande unité interne, évoquent certains souvenirs personnels (le classique cours de biologie du secondaire où il fallait disséquer une grenouille) et relatent surtout les visites faites dans certains lieux de préservation de



la faune, comme le Banff Centre ou le parc de la Mauricie. Claire Varin y mène des sortes d'enquêtes, s'informant auprès de spécialistes sur le comportement animal ou sur la manière dont on traite les bêtes, et partant à leur rencontre. S'y entremêlent des citations d'écrivains accrochées là comme ornements décoratifs et des considérations générales sur le sort réservé aux animaux.

Les passages les plus frappants concernent les violences qu'on leur fait subir. C'est quelque chose que l'on sait, que ces êtres doués (à des proportions diverses) de sensibilité peuvent se faire atrocement torturer, mais les exemples que cite en vrac Varin donnent presque la nausée : chienne morte d'avoir été trop violée par des humains (au Danemark, où la zoophilie était légale jusqu'en 2015 et qui recevait des bus de touristes sexuels), éléphant encore vivant dont on découpe le visage pour partir avec ses yeux et ses défenses, chiens électrocutés et brûlés au chalumeau en Asie parce que l'adrénaline rend leur viande plus savoureuse, poussins broyés vivants pour être transformés en une pâtée destinée à d'autres animaux… Si l'essai de Varin peut avoir une utilité, c'est certainement celle de nous faire prendre conscience de l'étendue des maltraitances que subissent des millions d'animaux, souvent pour des raisons absurdes (telle la concoction d'aphrodisiaques chinois à base de corne de rhinocéros ou de pénis de tigre).

En bonne défenseuse des animaux, Varin entend les mettre à l'honneur dans son ouvrage. Mais en réalité c'est d'elle que l'auteure parle, même à travers ce plaidoyer censé laisser le plus de place possible aux autres. Elle ne nous informe pas tant sur les animaux que sur la vision qu'elle en a. Que dit-elle ? Qu'est-ce qui marque sa conception du règne animal ?

Le mouvement qu'elle adopte est celui du renversement radical : elle n'est rien, les animaux sont tout. Comme pour contrebalancer l'outrecuidance qui a eu cours durant des siècles alors qu'on faisait de l'homme l'apogée de la Création, elle inverse les rôles et tire désormais les animaux des limbes où ils croupissaient, pour leur redonner la place d'honneur usurpée depuis si longtemps. Dès l'ouverture de son livre, elle établit l'éthique de la compensation ou du rachat qui est la sienne. Ainsi, elle dit porter les cheveux longs pour corriger l'outrage fait aux femmes rasées et tuées dans les camps de concentration. De même, lorsque son conjoint laisse la vie sauve à un rat réfugié dans leur cuisine, ce geste « héroïque » rachète les « meurtres de souris » que commettait jadis son père. De façon plus large, on comprend que l'écriture de son livre est l'occasion pour elle de remédier aux torts que subissent encore aujourd'hui les animaux.

La posture qui joue à plein dans *Animalis* mise sur l'autodépréciation et la reconnaissance de la supériorité de l'autre. De la même manière que le Blanc occidental considéré comme le plus éclairé est celui qui avoue ses torts envers les peuples étrangers, et leur accorde une dignité et une noblesse qu'il ne se reconnaît pas à lui-même (voir à ce sujet l'essai déjà ancien de Pascal Bruckner, *Le sanglot de l'homme blanc*, 1983), Varin s'incline respectueusement devant la grandeur animale.

A priori, les animaux sont nos égaux. Pourquoi les traiter en inférieurs ? En parlant à des biologistes, Varin s'aperçoit que la grande majorité d'entre eux se méfient de l'anthropomorphisme. Ils ont beau travailler à longueur de jour en compagnie des animaux, ils doutent que ceux-ci aient des sentiments ou de l'empathie. Des instincts, des réflexes, voilà tout. À l'inverse, propose l'auteure, ne seraient-ce pas les scientifiques qui souffriraient d'anthropocentrisme, c'est-à-dire qui feraient un apanage exclusivement humain d'états psychologiques partagés par plusieurs êtres vivants ? Pour sa part, et c'est ce que

nous montrent ses récits, elle se situe clairement dans le camp des anthropomorphistes. C'est bien connu, les animaux sont nos amis. J'ai toujours trouvé idiot cet adage. Nos amis, vraiment ? À moins que l'on ne conçoive l'amitié comme l'utilisation d'un autre être à des fins de projection narcissique, on ne peut pas soutenir sérieusement que les animaux sont nos amis. Ou sinon, on vit dans un monde merveilleux où notre rat peut écouter nos problèmes personnels et nous faire voir notre situation d'un œil nouveau. Où notre perroquet contredit nos idées pour nous permettre d'étoffer notre pensée et pour le seul plaisir de la joute intellectuelle. Où notre chien nous prête son roman de Kundera, car il est tombé sur un passage qui pourrait bien nous plaire.

Si ces exemples vous font sourire, allez lire l'essai de Varin : vous y trouverez quantité d'autres situations tout aussi amusantes. Les animaux s'y transforment magiquement en personnages de conte avec qui l'on peut converser. L'auteure elle-même confie que sa chatte Frimousse, deux semaines avant sa mort, lui a confirmé qu'elle allait bientôt plier bagage. Elle a dit qu'il ne fallait rien faire pour la sauver, seulement l'aimer. On le voit, les animaux sont semblables aux humains. Ainsi, « ces rats qui nous ressemblent » rient quand on les chatouille. Trouvant une grosse blatte tropicale dans sa chambre au Brésil, l'auteure croit la voir sourire. Une coquerelle qui sourit… L'image possède une puissance poétique surréaliste redoutable. À Banff, un révérend plutôt cool célèbre une cérémonie de bénédiction à l'endroit des animaux ; l'annonce de l'événement souhaite la bienvenue aux chiens, aux chats, aux poissons et aux chevaux. Durant la messe, le célébrant adresse la parole à chaque ami présent et lui assure que Dieu l'aime. Comme le souligne à juste titre l'essayiste, si au Québec la religion catholique a la sagesse de bénir les motos et les édifices, pourquoi pas les animaux ? Enfin, en Ohio, nous est-il dit, des enfants vont chaque semaine visiter des animaux de compagnie dans un refuge : ils leur font la lecture pour les désennuyer. « Oui, papa, aujourd'hui, mon chat a beaucoup aimé le poème de Mallarmé que je lui ai lu ! » J'exagère, évidemment. Les enfants ne connaissent pas Mallarmé.

Mais est-ce suffisant de tenir les animaux pour nos frères et sœurs ? N'est-ce pas encore là une forme de spécisme : considérer que notre espèce est tellement valable que le plus grand privilège que l'on puisse accorder est d'y intégrer les animaux ? Il vaudrait mieux leur reconnaître la supériorité incommensurable qui est la leur. D'abord, ils sont tous plaisants à regarder, ce qui, de l'aveu de l'auteure, ne peut pas être dit des animaux humains : « Même jugés laids par autrui, tous les animaux sont beaux, une indulgence de mon regard qui ne s'étend pas avec autant d'évidence aux hommes. » Mais la beauté physique, c'est si superficiel ! Ne sont-ce pas les richesses intérieures qui comptent le plus ? Comme de fait, les animaux recèlent des pouvoirs insoupçonnés. Les éléphants sont probablement télépathes et peuvent percevoir la mort d'un ami humain à des kilomètres de distance. L'ours, pour sa part, dépasse Socrate de cent coudées : « L'ours est un chercheur de vérité inlassable, le maître des rêves et des solutions qui nous parviennent par ceux-ci, un dignitaire, le roi de l'introspection. » Que nos départements de philosophie n'aient pas encore songé à engager des ours comme professeurs, voilà qui relève d'un stupéfiant aveuglement ! Bref, les animaux ne sont rien de moins que des êtres supérieurs, des êtres illuminés, des « bouddhas qui s'ignorent ».

Un livre si plein de pensées positives et de bons sentiments ne pouvait que recevoir l'accolade qu'il méritait : il s'est vu attribuer un « coup de cœur Renaud-Bray ». ■

1. Kenneth Shapiro et Marion W. Copeland, « Toward a Critical Theory of Animal Issues in Fiction », *Society and Animals,* vol. 13, nº 4, 2005, p. 343-346.

ANIMALIS
Claire Varin
Leméac, 2019, 116 p.